Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

62 | 2018

**Guerre et Paix. Des polytechniciens en Russie
(1810-1840)**

Erik Egnell raconte la retraite de Russie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2255>

DOI : 10.4000/sabix.2255

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2018

Pagination : 91-94

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

« Erik Egnell raconte la retraite de Russie », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 62 | 2018, mis en ligne le 18 février 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2255> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2255>

Erik Egnell raconte la retraite de Russie

Erik Egnell et la campagne de Russie : une approche originale

Nous avons évoqué plus haut le livre qu'Erik Egnell X 1957 a publié en 2017 « La Retraite de Russie, l'incroyable échappée » aux Éditions Cyrano (Coédition Hémisphères).

La retraite de Russie est un de ces événements historiques inoubliables pour ceux qui y ont survécu, puis pour tous ceux qui en ont appris et étudié les tenants et les aboutissants. Deux siècles plus tard, on discute encore sur les motifs qui ont déclenché cette apocalypse, les stratégies qu'ont tenté d'y mettre en œuvre les acteurs, et le rôle qu'ont joué ces six mois de 1812 dans l'évolution de la Russie, de la France et de l'Europe.

Oui, la retraite de Russie a été le commencement de la fin de l'empire napoléonien. Sans nier cette évidence Erik Egnell analyse évidemment les raisons de cette débâcle : une soi-disant « grande armée » hétérogène, loin de ses bases dans un pays profondément hostile par ses habitants comme son climat. Et un chef parfois incapable de prendre des décisions cohérentes et efficaces.

Mais il insiste aussi sur une autre réalité : Napoléon n'a dû qu'à un sursaut tactique appuyé sur le courage surhumain de ses soldats d'échapper personnellement aux armées ennemies qui le prenaient en tenaille. Une « *incroyable échappée* » contraire à toute logique militaire, et donc un sursis aux lourdes conséquences pour l'Europe.

Les analyses de l'auteur portent sur toute la campagne, de Smolensk à la Moskowa puis à Moscou, mais surtout sur la phase de la retraite. S'il suit l'ordre chronologique, c'est en rappelant comment les épisodes de cette guerre furent racontés par les acteurs, puis les experts ou les artistes. Une telle approche suppose la consultation d'un nombre considérable d'écrits : la bibliographie donnée par Egnell est impressionnante ! Et les polytechniciens y retrouveront, acteurs des batailles et auteurs abondamment cités, leurs camarades Gourgaud, 1799 ou de Chambray, 1801.

Christian Marbach X 1956

Mon approche, par E. Egnell

Pourquoi ai-je écrit une « Retraite de Russie » comme si tout ce qui a été déjà dit sur cet épisode tragique de notre histoire ne suffisait pas ?

Eh bien, peut-être pour la même raison que les chroniqueurs dont je me suis servi pour ce travail : parce que je l'ai faite ! Non pas en 1812 bien sûr, mais deux cents ans plus tard en 2012. Comme j'avais été à Austerlitz en 2005, à Eylau et Friedland en 2007, à Essling et Wagram en 2009, comme j'allais être à l'île d'Elbe en 2014 et à Waterloo en 2015. Pour tout vous avouer, j'ai renoncé jusqu'à présent, l'aéroport n'existant pas encore, à me rendre à Sainte-Hélène avec le cargo partant du Cap. Mais, par un beau dimanche de septembre, j'ai suivi et franchi la Bérézina, qui a rappelé au Périgourdin d'adoption que je suis l'Isle à Périgueux.

Ayant fait carrière dans nos postes à l'étranger, où j'étais conseiller commercial à notre ambassade, je me suis mis à étudier l'histoire de mes pays de résidence successifs. Quand vint l'heure de la retraite, j'ai redécouvert l'histoire de France et me suis attaché à l'histoire napoléonienne par un biais qu'il serait trop long d'exposer. Il se trouve que mon premier poste, en des temps déjà très lointains, avait été Moscou, où régnait alors la troïka Kossyguine-Podgorny-Brejnev. Aussi, à ma propre retraite, étais-je bien préparé pour celle de Russie.

Encore fallait-il que j'eusse quelque chose à dire qui n'avait pas encore été dit et, si tout avait été dit, que je trouvasse moyen et raison de le dire autrement. Justement, à mesure que j'avais dans mes recherches, j'étais conduit à remettre en question les idées reçues sur le sujet.

D'abord et avant tout j'ai découvert le rôle des Anglais : combien leur aristocratie dirigeante et leurs marchands étaient restés proches de leurs homologues du fond de la Baltique ; avec quelle promptitude ils se réinstallèrent à Pétersbourg dès l'ouverture des hostilités ; comment ils participèrent au piège tendu à leur grand ennemi ; combien ils veillèrent à ce qu'Alexandre refusât de traiter avec Napoléon occupant Moscou ; comment leur émissaire placé auprès du généralissime russe n'eut de cesse de le presser d'attaquer la Grande Armée en retraite, excitant, à défaut du chef suprême, ses lieutenants, qui ne demandaient que cela, à courir sus à l'ennemi. Si Napoléon a pu finalement se tirer du piège à lui tendu, ai-je compris, c'est finalement que Koutouzov ne tenait absolument pas à substituer à l'Europe française une Europe anglaise.

Il est abusif d'affirmer qu'une série de victoires avait mené Napoléon jusqu'à Moscou. Il n'avait pu anéantir l'armée de Bagration, imprudemment séparée de celle de Barclay de Tolly en début de campagne. Alexandre avait quitté Vilna quand il y est arrivé. A Smolensk, les Français, arrivés la veille, ayant canonné la

ville, l'ont trouvée vide le lendemain matin, ses défenseurs partis subrepticement. A la Moskova, le combat a cessé tôt dans l'après-midi, les Français ayant conquis les redoutes mais ayant toujours les Russes devant eux, faute d'avoir fait donner la Garde : au lever du jour suivant, on s'aperçut qu'ils avaient nuitamment déguerpi. Même scénario devant Moscou : Murat se laisse berner par Miloradovitch et accorde une trêve, qui permet à l'ennemi de se retirer tranquillement, traversant la ville et emmenant avec lui la population, au grand dam de notre empereur réclamant les boïards.

Et l'incendie ? A-t-il été vraiment allumé par les soins du gouverneur Rostopchine, le père de celle qui deviendra notre comtesse de Ségur, comme l'affirme haut et fort, malgré les dénégations de l'accusé réfugié à Paris sous la Restauration, notre camarade Chambray (X 1801), qui y était ? Ne faut-il pas croire plutôt Tolstoï racontant avec humour dans *La Guerre et la paix*, comment Moscou a été brûlée par ses habitants, non pas ceux qui y étaient restés, mais ceux qui l'avaient quittée, laissant leurs demeures à la merci des pillards, qui s'empressèrent d'y mettre le feu pour cacher leurs rapines, le vent faisant le reste ?

Un autre polytechnicien, Gaspard Gourgaud (X 1799), officier d'ordonnance de Napoléon, l'accompagnera quand il sera chassé du Kremlin par l'approche de flammes (et plus tard à Sainte-Hélène, mais cela est une autre histoire). Comme on le voit sur la stèle commémorative, 84 de nos grands anciens sont morts pour la France en Russie en 1812.

Moscou détruite par l'incendie ? La Moscou de bois sans doute, comme elle l'avait déjà été souvent dans le passé, mais les palais et autres édifices de pierre avaient résisté, les bonnes bouteilles étaient toujours dans les caves, les trésors s'offraient à foison. Moscou fut pour la Grande Armée la Capoue du Nord. Quand il fallut partir, ce fut un convoi interminable de voitures emportant un butin qui n'arriverait pas à destination, perdu au

passage des fleuves, abandonné dans les chariots brisés, resté enfoui dans la neige ou raflé par les Cosaques.

La neige justement ? Elle a fourni au grand communicateur qu'était Napoléon sa justification exprimée en long et en large dans le 29^e bulletin, la leçon ayant été bien retenue par Victor Hugo : il n'a été vaincu que par la météo. Comme si l'hiver n'était pas arrivé cette année-là plus tard que d'habitude, au moment où la Grande Armée, transformée en groupes de maraudeurs sous l'effet de la faim et de l'envie de fuir au plus vite, s'était déjà décomposée. Le choix impérial, après la dure bataille de Maloyaroslavets, de rentrer par la même route qu'à l'aller, pour profiter des stocks de vivres et de munitions constitués dans les garnisons jalonnant l'itinéraire, avait été l'élément déclencheur : chacun voulait gagner Smolensk au plus vite, mais le traitement privilégié qui y fut réservé à la Garde, déjà « espoir suprême et suprême pensée », recevant double ou triple ration et laissant peu de chose au reste de la troupe, eut pour effet que ne restèrent dans les rangs, comme le dit avec son humour habituel le commissaire des guerres Stendhal, présent sur les lieux, que les niais. Il est piquant – c'est vraiment le mot – de constater que le plus grand froid s'abattit sur les rescapés après le passage de la Bérézina – marqué par un redoux qui obligea les pontonniers du général Eblé à construire les fameux ponts, alors que Ney quelques jours plus tôt avait pu franchir le Dniepr en marchant sur la glace – et la fuite de Napoléon, parti pour Paris aussitôt qu'il eut rédigé le dit 29^e bulletin dénonçant les méfaits du thermomètre.

Cette retraite de Russie, non seulement les chroniqueurs – n'en étant pas revenus d'en être revenus – et les historiens se sont empressés de la raconter et de la commenter, mais d'autres manieurs de plume s'en sont également emparés : les poètes et les romanciers. Tolstoï, qui se qualifie lui-même « ni historien, ni romancier, ni poète », émerge bien évidemment du lot, mais les Français,

à commencer par Balzac, écrivant Adieu, roman peu connu ayant pour sujet un des multiples drames personnels s'étant produits sur les rives de la Bérézina, multiplieront les récits mettant en scène des participants au tragique épisode, contribuant à en restituer et à en pérenniser le tableau pour la postérité. La matière est donc ample sur laquelle j'ai pu travailler pour donner, au jour le jour, du 14 septembre, date de l'entrée de Napoléon à Moscou (il en est parti le 19 octobre), au 23 décembre, quand Alexandre rentre dans Vilna, en suivant l'action sur les multiples lieux où elle se déroule, le détail de cette période intense.

Ce choix d'approche chronologique semble avoir plu à Jean Tulard, le « pape » de l'Eglise napoléonienne actuelle (il y a un côté chrétien dans la vénération du grand homme par ses disciples d'aujourd'hui), qui, ayant reçu mon manuscrit, a bien voulu écrire pour lui une préface. Il appartient maintenant aux lecteurs de me confirmer leur appréciation de ce travail, en accompagnant avec moi jour après jour la Grande Armée dans son fatal retour.

Erik Egnell X1957